1re ANNÉE. — N° 3. 40 CENTIMES LE NUMÉRO 14 Mai 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF
J. DE CORADDA

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ABONNEMENTS :

Trois Mois. . . . . . 5 francs
Six Mois. . . . . . 8 —
Un An. . . . . . . 15 —



ADMINISTRATEUR
ALPHONSE MOMAS

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES :

La ligne. . . . . . 2 francs
Réclames. . . . . . 3 —

SOMMAIRE

—

NOTE DE L'ADMINISTRATION

—

La collection du journal l'*Esprit* formera chaque année un volume; les numéros seront paginés.

L'abonnement part du 1er et du 15 de chaque mois. On trouvera dans les bureaux de l'administration, au prix de vente ordinaire, les numéros qui manqueraient pour compléter le volume.

LE SPIRITUALISME

—

Un moucheron peut-il être comparé à une planète? Non. La planète et le moucheron peuvent s'analyser, s'étudier par l'homme qui ne les a pas créés : il lui est permis de les considérer de la hauteur de son esprit et de juger le moucheron partie vivante, infime de la planète.

Lui, l'homme, le juge en cette cause, est cependant aussi un être créé. Créé par qui? Pas par lui, assurément. Il raisonne sur une planète; monde plus ou moins vaste qui le porte, il raisonne sur le moucheron, insecte tout petit et dont il souffre souvent, il raisonne sur lui-même, il essaye de raisonner sur un type d'être plus vivant, plus parfait que lui et dont il dépend; il pressent dans cet être parfait, le Créateur par excellence, Dieu, il s'élève par ce pressentiment tout intime. Saurait-il être comparé à cet Être supérieur, à ce Dieu auquel il pense? Bien moins que le moucheron peut être comparé à la planète.

Dieu n'est même pas un inconnu comme beaucoup d'hommes l'avancent : il se manifeste à tous et en tout, par le soin constant qu'il a de ses créations et des diverses périodes par lesquelles il les fait passer. Il s'intéresse aux mondes qui sont dans l'espace, comme il s'intéresse au moucheron et à l'aigle, à la souris et au lion, à l'éléphant et à l'homme.

Parmi tous les êtres créés, l'homme est le seul à qui Dieu ait confié le soin de diriger, en partie, la marche créatrice des éléments et de les approprier, par ses travaux, au parachèvement de l'œuvre universel. Mais, c'est sous la direction de l'Être suprême que ces travaux s'opèrent, car l'homme ne saurait commander aux éléments, sa tâche est grande et belle ; il est l'ouvrier immédiat du Maître de l'infini ; les autres êtres créés lui sont soumis!....

D'où lui vient donc cette influence? Est-ce à sa force qu'il la doit...? Non ! Car il asservit des êtres doués d'une force physique de beaucoup supérieure à la sienne.

Est-ce à son développement instinctif..? Non! Car plusieurs espèces d'animaux ont l'instinct plus sagace et plus fin que le sien.

D'où provient donc sa puissante influence...? De son Esprit!... De son Esprit, guide invisible qui le conseille et le dirige dans presque tous ses actes! Nous disons — presque tous ses actes — car il en commet souvent de mauvais, sans que celui-ci y prenne part. L'instinct seul l'a poussé à errer.

L'instinct étant la résultante de l'union des parties organiques essentielles qui concourent à la formation des corps animés, ne reconnaît d'autres lois que celles qui lui sont imposées, en quelque sorte, par la matière, d'où il provient; cela explique ses tendances limitées à la conservation du corps et à la satisfaction de ses besoins, voire même de ses caprices. Son action commence lorsque l'être est formé ; elle augmente au fur et à mesure de sa croissance et diminue, lorsque les premiers symptômes de désagrégation, précédant la destruction de la matière, s'annoncent.

Cet instinct, que l'on peut appeler partie essentielle de l'organisme matériel d'un être, réside en tous les êtres créés, mais en proportions inégales qui ne changent en rien ses tendances à la conservation de l'individu.

Ainsi. La mouche fuit l'oiseau, car elle le sait insectivore.

L'oiseau fuit le chat, le chien, etc., parce qu'il les sait carnivores.

Le chien se soumet à l'homme, son instinct le conduisant à s'en faire l'ami.

Le lion s'effraie devant les éléments. Un orage, un tremblement de terre l'épouvantent; il pressent qu'ils sont dirigés par une volonté contre laquelle il ne peut rien, et malgré sa force et sa férocité, son instinct l'oblige à s'incliner, en quelque sorte, devant la Puissance créatrice; ce que d'autres êtres, d'une constitution moins robuste mais privilégiés par le don de l'esprit, ne font pas toujours. Nous avons désigné l'homme.

L'homme n'a ni la subtilité de la mouche, ni la vélocité du chien, ni la puissance physique du lion, et il est cependant plus favorisé qu'eux tous. Le créateur lui a donné une partie infinitésimale de sa puissance, et si infinitésimale

qu'elle soit, elle suffit pour le distinguer entre tous les êtres créés et lui valoir le droit de domination sur eux ; elle est une étincelle du grand foyer de vérité... un Esprit, et cet esprit, dont le principe n'a point de commencement, n'aura point de fin.

L'Esprit qui s'incorpore à la matière, tout en restant immatériel, est l'agent providentiel de l'être matériel. C'est lui qui retient l'instinct et le dirige vers un but utile, en le portant à concourir, même à son insu, à l'harmonie universelle.

Sans l'esprit, l'homme ne serait qu'un être comme tous les autres êtres, et, pas plus qu'à eux, il ne lui serait donné de concourir intelligemment au grand œuvre de la Création. Mais, étant à la fois matériel et immatériel, une mission lui est assignée, mission dont il n'a pas à s'écarter et dont il a toujours conscience.

L'Esprit n'est point soumis aux lois de la matière, et n'a à redouter aucune des conséquences destructives qui en résulteraient. L'Auteur de son principe étant immuable, il est immuable comme Lui, et comme Lui éternel, sans cependant en avoir toutes les perfections et l'excellence ; il existe toujours entre le principe créé et le créateur du principe, la distance qui existe nécessairement entre l'artiste et l'une de ses œuvres.

Un être quelconque, s'il n'est un ingrat, cherchera toujours à aimer celui qui l'a créé. Ceux-là même, qui n'ont pour les guider en cette vie que l'instinct de la matière, ne cherchent point à se soustraire à cet amour qui, de leur part, échappe à la perspicacité des hommes, et qui, cependant, ne restepas sans récompense : la justice du Créateur s'étend à toutes les créatures.

L'homme est matière et il est esprit : la matière, chez lui, se soumet à l'esprit, pour son plus grand avantage, car cette matière qui serait lourde, faible, impuissante en face de la plupart des animaux de la création, devient la plus soignée, la plus perfectionnée, grâce à l'esprit !

Que l'homme s'arrête un instant à s'étudier lui-même, en sa forme matérielle, et il n'osera plus nier, ni même douter de l'existence en lui, d'un être invisible, d'une essence supérieure à la matière : n'ayant par son corps, ni la force, ni l'agilité nécessaires pour l'exécution des grands travaux qu'il conçoit, il surpasse par ses créations grandioses, les autres êtres qui possèdent la force et l'agilité ; avec son corps seul, il ne pourrait dompter ni le cheval, ni le bœuf, ni l'éléphant, et pourtant, il les dompte et les oblige à lui obéir. Il ne pourrait se défendre contre les lions, les tigres, etc., et, non seulement il se défend contre eux, mais il les attaque et les subjugue.

A quoi doit-il cette puissance personnelle, si ce n'est à son esprit, et que serait cet esprit, s'il n'était pas issu d'un principe supérieur à celui de la matière ? L'homme aurait-il la folle prétention d'être un Dieu ? ses imperfections matérielles sont là pour le convaincre du contraire.

L'homme est créé par Dieu : il Lui doit d'avoir été distingué par Lui, entre toutes les autres créatures, pour coopérer intelligemment à son œuvre : il Lui doit d'avoir été doté par Lui d'une parcelle de Lui-même, parfaite en son principe, et comme Lui immortelle : il Lui, doit la façon toute grande dont il peut user de la vie matérielle, il Lui doit l'intelligence qu'il a, les moyens dont il dispose, il Lui doit tout ce qui constitue son individualité. Comment reconnaîtra-t-il cela ?

Un peintre lacère la toile qui, malgré les efforts qu'il lui a consacrés, ne rend pas fidèlement sa pensée.

Un sculpteur brise la statue qui, au point de vue de l'art, manque de vie.

L'homme détruit tout ce qui contrarie ses goûts.

La société détruit ou repousse celui de ses membres qui l'a offensée.

Le puissant repousse et méprise l'impuissant.

Le fort repousse et asservit le faible.

Celui qui est doué de la beauté physique rit et s'amuse de celui qui en est privé.

Le riche repousse le pauvre, et souvent, le martyrise.

Le pauvre envie le riche, et le hait.

Et tout cela agit, crie, se remue sous l'œil du Créateur, sans songer, ni se soucier même de ce qu'Il en pensera, de ce qu'il en décidera :

Tous ont au cœur l'intuition de l'inépuisable bonté de Dieu. Tous se laissent aller à vivre à leur guise. Ils savent que la puissance est pour protéger et que la protection rend clément.

Dieu ne brise pas sa créature. Il la châtie ou la récompense suivant ses œuvres.

Il n'exclut personne du bonheur éternel. Pour y arriver, Il entend seulement que l'esprit redevenu aussi pur qu'il l'était, dès le principe, soit dépouillé de toutes les imperfections contractées durant ses diverses incarnations.

Communication faite par un Esprit se disant : un disciple de Jésus, le 1er mars 1882.

Nier Dieu, c'est nier tout ce qui existe ; c'est se nier soi-même.

Beaucoup, peut-être, ont nié et nient parce qu'ils le croyaient inexorable et qu'ils craignaient de ne pouvoir trouver grâce devant lui pour les fautes qu'ils avaient commises ; d'autres ont cru plus commode de nier, pour s'excuser de ne point servir. Les premiers ont eu tort et ont fait preuve de lâcheté ! Les autres, sont de pauvres esprits qui, voyant deux routes, s'empressent de choisir celle qu'ils croyent la plus belle, sans réfléchir que lorsqu'ils l'auront parcourue, ils devront parcourir aussi celle qu'ils ont dédaignée. De sorte que pour atteindre le but, il leur faudra dépenser deux ou trois fois plus de temps.

Tout ce qui est créé ayant sa raison d'être et ses propriétés, Dieu, qui est la vérité, ne change point le caractère des choses et des éléments pour châtier pendant une éternité ceux qui l'ont nié et méconnu. Cela prouverait faiblesse de sa part, et Dieu qui est toute puissance, ne saurait être faible ! D'ailleurs, s'il fallait une éternité de supplices, il n'y aurait aucun résultat à la punition, et le criminel ne reviendrait jamais à de meilleurs sentiments : dans cette éternité de supplices, le sentiment de justice serait froissé, et Dieu deviendrait à son tour coupable devant sa créature qui ne lui avait pas demandé le souffle, et qui n'avait pas appris de lui, les moyens de s'en servir. Dieu, qui est la vérité, comme il est la Puissance, la Sagesse, la Justice, le Bien, ne condamne pas à perpétuité, et dans des tourments qui détruisent les règles physiques et mathématiques de sa création, un coupable souvent inconscient.

On appelle clément, un roi de la terre qui fait grâce à ses assassins : Voudrait-on que Dieu soit moins clément ?

Celui qui, se rendant compte de tout cela, et qui au lieu de s'améliorer, persisterait à nier, à ne pas travailler ses qualités de cœur et d'esprit, serait bien malheureux. Est-il un seul homme qui préférera le malheur au bouheur ? Un séjour prolongé dans des lieux primitifs, ou tout n'est que douleurs et misères à un séjour tranquille dans un monde plus avancé, où il peut achever de se perfectionner ? Cela n'est pas probable. Celui qui souffre désire, au contraire, ne plus souffrir, et, si ennemi de lui-même qu'il soit, il caresse l'espoir de voir arriver la fin de ses maux.

Que nul ne désespère donc !

Des tourments éternels ?.... Comprend-on bien tout ce que cela aurait de cruel ? Pour cela, il faudrait admettre qu'il y a des hommes qui, parvenus à un degré intellectuel leur permettant de juger les choses, s'appliquent au mal, sans commettre une seule bonne action ; que ces hommes n'ont d'autre pensée que celle de nuire et d'insulter ; qu'ils n'ont jamais voulu faire un peu de bien à qui que ce soit, et qu'ils n'ont jamais aimé, ne fût-ce qu'un instant, durant leur existence. Cela est-il possible ? Est-ce même probable ? Y a-t-il un homme qui soit né avec le blasphème sur les lèvres ? Qui n'ait jamais souri aux caresses maternelles ? Qui n'ait jamais témoigné d'affection à aucun de ses amis d'enfance ? Qui n'ait jamais aidé personne dans ses travaux ? Qui ait maudit l'aurore d'une de ces belles journées, durant lesquelles la nature sourit à tous et semble se mirer dans ses splendeurs ? Qui ait toujours préféré le froid aquilon au souffle bienfaisant d'une brise tiède et embaumée, et qui n'ait jamais ressenti une de ces sensations qui font aimer la vie ? Cela ne peut être : Alors, quelles que soient les fautes commises, une lueur de bonté, un souffle d'amour suffisent pour empêcher l'application de la théorie d'un châtiment éternel, car, si pour mille fautes commises, l'homme a, une seule fois, fait du bien, il ne peut être considéré comme entièrement mauvais, et la justice veut qu'il soit amené à reconnaître lui-même le peu qu'il a de bon et à le cultiver. Si rebelle qu'il soit, cette partie de son être grandira ; c'est la seule partie qu'il aura conservée vive, partie qui est l'essence de son principe : le reste tenant aux effluves matérielles se dissipera avec le temps et avec le travail spiritualiste.

Un médecin, ne condamne pas un malade tant qu'il peut constater un reste de vitalité.

Comment peut-on penser que Dieu, à qui rien n'est caché, soit inférieur à un médecin ?

Que nul ne suppose que nos communications sont empreintes du plus léger sentiment d'hostilité contre les enseignements qui ont eu pour objet de conserver la foi dans les masses, et dont le respect et l'amour de Dieu forment la base. Ce serait méconnaître nos intentions, et douter de leur provenance. Nous ne venons détruire aucune croyance ni ridiculiser ce qui s'enseigne. Nous ne venons pas semer le trouble parmi les hommes. Nous aimons ce qu'ils aiment, et ce que leur ont appris à aimer ceux qui leur ont parlé de morale, de réparations et de punitions au delà de ce monde

Les communications entre les morts et les vivants étaient moins fréquentes dans les temps primitifs qu'aujourd'hui. Beaucoup de points restant inexplicables, on les appelait Mystères ; car, tout ce qui échappe à notre entendement est pour nous un mystère : mais ce qui ne s'expliquait pas à une époque, peut se démontrer à une autre, et cesser par cela même d'être un mystère sans que nous ayons le droit d'y trouver à redire :. la sagesse de Dieu s'étend bien au delà de celle des hommes, et apprécie mieux qu'ils ne sauraient le faire, ce qu'il convient de leur révéler et le temps dans lequel cette révélation à a se produire.

S'opposer à une révélation, c'est accuser un

parti pris de *statu quo*, que condamne la logique des faits ; c'est vouloir en même temps se mettre en contradiction avec soi-même.

Nous le répétons : nous n'enseignons rien... qui ne soit en harmonie, quant au fond, avec ce qui est enseigné par les églises, puisque nos convictions sont les mêmes ; mais, nous différons sur deux points, quant à la manière d'enseigner ; elles prêchent l'immortalité de l'âme, et la perfection de son essence. Mais en même temps, elles prétendent que la faute commise peut la corrompre assez, pour qu'elle soit précipitée dans un lieu de douleurs où elle expiera durant l'éternité, les erreurs qui l'ont entraînée à mal faire sur cette terre.

Nous répondons à cela : Oui ! l'âme du coupable est châtiée, suivant les fautes commises, mais puisqu'elle est immortelle, et d'essence parfaite, comment persister à admettre qu'une part de Dieu, si petite qu'elle soit, sera plongée dans une réprobation éternelle ? Dieu aurait donc quelques parties de lui-même d'un principe vicié, et auquel le retour à la perfection serait interdit ?

Que deviendrait, dans ce cas, le principe de perfection ?

Croire que Dieu est parfait et enseigner qu'il a une partie de lui-même défectueuse, c'est réduire l'idée de perfection à un système de perfection relative, incompatible avec tous les attributs de la Divinité. Tout ce qui entend se dévouer à l'idée religieuse doit admettre cela : Le vrai talent donne la vraie sagesse, et celle-ci indique la vérité.

Prêcher aussi la résurrection de la chair, c'est-à-dire avancer que l'âme, après avoir erré dans l'espace, sera obligée, le jour du jugement dernier, de rechercher dans la terre ce qui fut son corps ; le reconstituer, l'habiter de nouveau et finalement se présenter ainsi devant le Juge Suprême, cela ne peut qu'égarer l'imagination, et exciter l'esprit à avoir pour son corps plus d'attachement qu'il ne convient. Les superstitions en résultent. On trouve ainsi beaucoup de gens, qui sans l'avouer à autrui, ni à eux-mêmes, sont inquiets sur ce que deviendra leur corps, et dans quel état ils le retrouveront le jour du jugement dernier.

La recomposition de la chair s'opère sans cesse ; elle n'a pas besoin de la résurrection pour cela : Un corps, qui n'est que matière, et dont tous les principes sont revenus à la masse matérielle générale, ne peut, en aucune façon, se reconstituer intégralement. Dire cela ainsi, ce n'est pas douter de la puissance de Dieu, c'est comprendre qu'il ne met cette puissance au service des choses d'ici-bas, que lorsqu'elles ont un but d'utilité pour l'harmonie générale. Où voit-on la nécessité de reconstituer un corps, qui a fait son temps, et qui par sa nature d'essence planétaire, ne saurait s'élever à d'autres sphères supérieures à celle, dans laquelle il a vécu, et, par conséquent plus rapprochées de la perfection ? Il y aurait impossibilité absolue, non seulement de par la loi de pesanteur, mais aussi de par la constitution organique des corps. Un habitant de la terre perd le souffle à cinq mille pieds de hauteur dans l'espace ; ses organes trop grossiers n'y fonctionnent plus. Donc, pour que la résurrection de la chair eût lieu, il faudrait un Paradis, un Purgatoire, et un Enfer, pour chaque planète ; que deviendrait dans cela l'harmonie universelle ?

Combien serait défectueuse cette organisation !

Un autre vice de l'éternité du châtiment amène la réflexion suivante :

Tous les tourments, subis jusqu'au jour du jugement dernier par ceux qui sont morts, il y a quatre mille ans, ne sont que des tourments préventifs puisque le jugement dernier seul, décidera définitivement de leur sort. Un jugement spécial qui avance la peine est un jugement inique. Ensuite, pourquoi les premiers morts seraient-ils plus punis que ceux qui mourront les derniers, par le seul fait d'avoir eu le malheur de naître et de mourir des milliers d'années plus tôt. Toute la chance serait donc pour les derniers vivants, puisque ainsi, ils ne souffriront point préventivement ? La durée de la peine n'est plus égale pour tous ? Les derniers ne souffriront que durant toute l'éternité, mais, les premiers souffriront durant toute l'éternité, plus, des milliers d'années de prévention. Où est la justice dans cela ? Enfin, à quoi servirait-il de prier pour les morts, s'ils n'avaient quelque soulagement à en espérer !

Devant ce fait de supplices préventifs, la méchanceté de l'homme a beau jeu, car ceux auxquels on s'intéresse, sont les moins malheureux, tandis que ceux qui souffrent, sont abandonnés sans pitié, sans merci, par ceux qui parlent au nom de la justice Divine. Pour ceux qui ont faibli, point de prières ; pour ceux qui ont bien agi, des prières pour implorer leur pardon. La charité s'adresse cependant de préférence à celui qui en a le plus besoin. On la fait à celui qui souffre sans s'enquérir des causes de ses souffrances et lorsqu'on prie pour les morts, il ne faut pas faire de distinction.

La prière est douce au désespéré : que l'homme sache en user : Les esprits prient pour tous. Les habitants des sphères supérieures prient pour nous qui ne les connaissons pas, ou qui croyons, du moins, ne pas les connaître. A côté d'eux, nous sommes les damnés, comme dans d'autres sphères, d'autres le sont par rapport à nous.

Tous ceux que nous avons aimés, tous ceux que nous avons connus, ceux-là même dont nous ne pouvons nous souvenir, et qui sont plus élevés que nous, prient pour nous. Car tous ont conservé leur individualité, leur libre arbitre, et ils ont une faculté de mémoire proportionnée à leur degré d'avancement. Beaucoup qui sont dans l'erracité, viennent, invisibles à nos yeux charnels, prier à nos côtés : Souvent, bien souvent, ils interviennent lorsqu'un un danger nous menace.

N'est-ce pas une réelle consolation pour l'âme, de savoir qu'elle n'est pas séparée à tout jamais des êtres qui lui sont chers et qu'elle a perdus ? N'est-ce point pour elle une suprême espérance de bonheur éternel, que d'être autorisée à se considérer comme partie intéressée et agissante, dans l'œuvre de la création universelle ? N'est-ce point un bonheur juste et sage qu'elle peut concevoir, en sachant que ce bonheur, elle l'aura mérité par ses travaux antérieurs, et qu'elle continuera de le mériter, par les soins constants qu'elle aura de son perfectionnement ? Sans doute la notion du mien et du tien s'affaiblira en elle ; elle verra partout des âmes frères et sœurs, avec lesquelles elle aura vécu, souffert, subi des épreuves, mais, en perdant cette notion toute matérielle, elle aura acquis sa complète indépendance, et sera enfin parvenue à son point de départ, Dieu, qui lui donnera au-delà de ses désirs : puissance, amour et bonté.

ERDNAXELAG.

PAS D'INDIFFÉRENCE

Nous le répétons ; nous voulons le bien.

Le bien, c'est tout le monde s'attelant à l'œuvre d'apaisement social et du progrès humain. On ne peut y arriver que par la diffusion de la philosophie spiritualiste.

Nous en appelons à tous ; qu'on ne soit pas indifférent pour nous. Nous n'avons aucune ambition personnelle ; ce journal est créé pour tous ; nous serons heureux d'ouvrir nos rangs à tous ceux qui se présenteront ; chacun y trouvera sa place.

Etre indifférent, c'est se désintéresser d'une question ; nous nous posons sur un tel terrain qu'il est impossible de ne pas avoir, avec nous, de nombreux bons vouloirs ; on peut différer comme appréciation de pensée, on ne le peut pas comme but à atteindre ; nous ne pouvons avoir que des amis ou des ennemis ; nous tenons à l'approbation des uns, à la guerre des autres.

Nous le disons à tous nos amis inconnus, ils peuvent nous aider de trois manières :

1° En collaborant directement à notre œuvre par leur admission dans notre Comité.

2° En propageant nos idées, nos convictions, et en patronnant notre journal.

3° En nous adressant leurs conseils et leurs secours pécuniaires.

LA RÉDACTION.

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Toute société politique se constitue de deux éléments très distincts, qui font, l'un sa force et sa grandeur, l'autre sa faiblesse et sa décadence.

Le premier a l'ordre pour principal mobile, le second, le désordre ou l'anarchie.

Par l'ordre, est stimulé tout ce qui veut le développement, le progrès, la prospérité, la sécurité et la renommée du pays ; par et pour le désordre, vit, existe tout ce qui a dans le cœur l'envie, la jalousie, la soif féroce de popularité malsaine, tout ce qui cherche dans les compétitions, les querelles, les antagonismes, les haines, un moyen de s'élever au-dessus des autres.

On est né pauvre ; on a le travail pour s'enrichir : on préfère l'oisiveté et l'espionnage : car l'espionnage est la base de toute secte politique qui entend renverser le système gouvernemental existant : par l'oisiveté on se hisse parmi les puissants du jour, dont on flatte les vices ; par l'espionnage, on révèle ces vices au gros public qu'on irrite ; puis on exploite les défauts des uns, les colères des autres et d'un seul coup, on fait fortune. Les pauvres suent à la peine : les travailleurs n'ont que de maigres salaires ; il faut bien entretenir tous ceux qui vivent de la langue et de l'exploitation des basses passions.

L'homme sincère sait que sa place dans la société, ne saurait être modifiée que par un travail persévérant et soutenu, une instruction et une éducation perfectionnées à tous les instants, un souci continu de se tenir au courant de la marche en avant de la science et des conditions nouvelles de la vie, lesquelles augmentent les obligations et les devoirs que l'on a vis-à-vis les uns des autres ; par tout cela, l'esprit de solidarité se glisse entre les individus, les familles, les sociétés, et enfin les castes : les intérêts deviennent communs entre

classes inférieures et classes supérieures : il y a élan de production, et élan de consommation.

Vouloir s'opposer à ce que le travail acquis, donne comme récompense stimulante, un avancement de rang dans la société, et prétendre, que l'égalité civique a pour but de supprimer les obstacles, qui s'élèvent entro celui qui commence les luttes de la vie et celui qui, par son expérience, a gravi successivement les marches du pouvoir ou de la fortune, c'est agir en sot, en fou, ou en traître.

Il n'y a pas deux morales pour les hommes : le bien est ce qu'ils doivent rechercher, et le bien consiste, avant tout, dans l'accomplissement du devoir. On l'accomplit, en acceptant les charges de la situation que l'on occupe, en se préoccupant de les diminuer par ses efforts et par son labeur, en étudiant les moyens honnêtes et philanthropiques de les transformer en bases utiles pour l'avenir ; on ne l'accomplit pas, en les répudiant sous prétexte qu'elles sont accablantes, en considérant son voisin plus heureux comme un être qui a dérobé une partie de fortune, une partie de bonheur à laquelle on se prétend des droits, droits qui sont tout à fait illusoires et acceptables pour des imbéciles, des paresseux ou des intrigants.

Les menteurs et les farceurs pullulent dans les temps troubles, et il n'y a de temps troubles que lorsqu'il y a mollesse chez les conseillers d'un gouvernement.

On commet une faute politique et sociale, lorsque, placé à la tête d'une nation, on espère avoir raison par la persuasion, de tous les larrons qui exploitent la crédulité et la niaiserie des badauds, avec des boniments de foire publique dans lesquels ils débitent des tirades sur les théories de revendication, et de souveraineté ou de justice populaires.

L'homme d'honneur travaille, telle est la loi de nature. Parler n'est pas travailler. Certains hommes cependant ont créé un art de la parole : mais ces hommes parlaient, mûs par un sentiment, soit de patriotisme, soit de sens judiciaire, soit de vertu civique : ils parlaient, guidés par leur souffle intérieur, non pour tirer profit de la paroie qu'ils allaient prononcer ; ils parlaient après avoir longtemps travaillé leur intelligence et leur cœur, ils parlaient pour émouvoir, pour remporter le succès d'une noble cause ; et parlant, ils n'avaient pas en vue d'établir toute leur fortune sur l'élan qu'ils essayaient de provoquer : la véritable éloquence est, par essence, désintéressée. La parole, sur ies lèvres de ces hommes, devenait un instrument humain, elle acquérait une valeur réelle qui produisait un grand bien, ainsi elle était travait : La parole qui sert à égarer le vulgaire, la parole qui, facile et commode, vient à tous propos se jeter au travers des situations afin de les entraver, la parole qui constitue, en un mot, tout l'avoir laborieux d'un homme, n'est pas le travail. Le paresseux parle et trompe. La facilité de parole ne crée aucun droit sur une société politique, si elle n'est accompagnée d'actes qui prouvent que cette parole a une portée humaine, et que les lèvres dont elle est sortie, sont celles d'un homme, capable de tout souffrir pour la sanctifier.

Le paresseux parle et trompe ; le sage continue son chemin à petits pas, sans s'arrêter aux ronces et aux épines de la route, autrement que pour les écarter et de façon à ce qu'elles ne blessent personne ; il se tait et pense ; par la pensée, il mesure les erreurs et parvient à les réduire à leur plus simple expression.

L'erreur politique consiste dans cette utopie, de vouloir sauter par-dessus les questions, et d'admettre qu'on les résoudra, en extirpant des usages, les anciennes règles sociales, au profit de nouvelles non encore définies, même très vagues chez ceux là qui parlent de régénération et d'émancipation pour les classes laborieuses.

Les réformateurs bruyants ont une clientèle qui leur fait des rentes ; ils n'aiment pas l'ordre social tel qu'il est, parce que l'attaquer, leur procure d'importants bénéfices ; ils veulent bien détruire une administration d'état, mais ils se gardent bien de supprimer celle de leur boutique, qu'elle soit au coin du quai ou ailleurs ; la hiérarchie qu'ils condamnent au dehors, ils la maintiennent inflexible chez eux ; et les niais, dont ils pervertissent le sens moral, ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font que changer de seigneurs ; l'aristocratie, mutilée par la révolution, a fait place à la bourgeoisie ; celle-ci à son tour est talonnée par le prolétariat ; le prolétariat, s'il arrive au pouvoir, aura, comme l'aristocratie et la bourgeoisie, ses privilégiés ; d'après la route suivie, il est permis de juger quel sera le sort de l'homme de travail, avec ces seigneurs !

La confiance ne se donne pas, elle s'inspire. Quand, pour gouverner une nation, on parle de l'avènement de nouvelles couches, c'est qu'on est inhabiie à gouverner ; ces nouvelles couches ne surnagent pas, sans y être amenées par l'orage. Quand ces nouvelles couches, (puisque c'est le nom par lequel on a désigné tous les appétisseurs de places), renversent ceux qui les ont signalées, c'est que l'heure du désordre est imminente. La tempête durât-elle de longs jours, n'est rien à côté de l'éternité. L'ordre se fera toujours, même au milieu du plus grand des désordres.

S. Surgent.

RELIGION ET ESPRIT HUMAIN

(Suite)

—

VIII

La Conscience.

Cependant la conscience discerne : les compromis ne l'étouffent jamais : ceci est bien ; ceci est mal ; malgré elle, elle raisonne, elle se demande : « Quelle est la raison de ce bien, quelle est celle de ce mal ? » Cela l'inquiète : le bien, le mal l'assiègent : elle voudrait en savoir l'origine. Est-ce nous ? Est-ce l'humanité ? Sont-ils une cause, sont-ils un effet ? Est-ce simplement notre intérêt qui les détermine ? est-ce notre sentiment ?

Il faut distinguer, et plus on veut distinguer, moins on se reconnaît ; on embrouille : la question est-elle si compliquée ?

On dit que c'est composé. Oui, intérêts et sentiments sont composés. Mais, sentiments sont blessés d'une chose, alors qu'intérêts ne le sont pas. Entre sentiments et intérêts, il y a une immensité.

La conscience le sait.

Elle sait que cette immensité est connue par une Autorité qui lui est supérieure, que cette Autorité a en elle l'infini et le sublime, et que c'est par Elle qu'elle acquiert la connaissance des choses et l'indépendance du joug animal.

La conscience parle, et chez ceux-là mêmes qui disent : « Dieu n'a rien à voir dans nos affaires, » elle arrête l'intention de commettre une injustice ou une exaction. Qu'est une injustice, qu'est une exaction pour celui qui nie l'âme, et qui, niant l'âme, nie Dieu ? un préjugé, mais un préjugé qui fait force de loi.

L'homme discute avec sa conscience : il le faut bien pour se prouver qu'il a raison contre lui-même !

IX

L'Etre Suprême ou le Créateur

L'homme travaille. Par son travail il s'instruit, il augmente son intelligence ; il invente des prodiges et il en crée.

Il habite un globe dont il démontre mathématiquement le poids, la grandeur, l'évolution, les périodes successives : ce globe est des millions de fois plus grand que lui, et ce globe il en fait ce qu'il désire. Tout ce qui est purement matériel est transformé par lui. De tout son travail, il ne retient que la partie matérielle : il est matériel avant tout ; il tient à rester matériel, tout en utilisant cependant un fluide qui lui échappe et qui est en lui : fluide vital.

D'ou lui vient-il ? Comment est-il constitué ? A quoi, en dehors de la vie terrestre, est-il destiné ? Mille questions intéressantes à résoudre : — Cela lui importe peu.

Il a faim ; il mange. Il a soif ; il boit. Il est embarrassé ; il pense. Tout cela est naturel et n'a pas besoin d'être expliqué.

L'homme est seul vis-à-vis de son semblable. La société, seule vis-à-vis de la nation. La nation, seule vis-à-vis du monde. Entre tout cela, il n'y a d'autre corrélation que celle s'inspirant de la nécessité d'un frein pour les appétits d'un chacun.

Alors !

A quoi bon une morale ?

A quoi bon avancer que le bien est supérieur au mal, et que celui-ci est plus détestable que celui-là ?

L'homme est un être automatique, ou, il est un être jouissant d'une valeur quelconque : Ayant une valeur, il a un but, et parce qu'il ne voit pas ce but, doit-il conclure qu'aucune volonté n'a présidé à sa création ; ou que si une volonté l'a créé, cette volonté l'abandonne, dès qu'il a respiré l'air de l'atmosphère, qu'il s'est imbibé des miasmes planétaires ?

Il aura en lui l'idée créatrice, et il n'aura pas été créé ?

Les mondes sont suspendus dans l'espace : une simple loi de physique les retiendrait dans leurs limites ?

Les variétés sont dans la nature ; elles sont dans l'humanité ; elles sont dans l'immensité. Aucune Providence ne veillerait et ne s'inquiéterait de l'harmonie générale ?

Nous sommes pygmées par la taille. Les géants appartiennent-ils à la fable ?

Les imbéciles sont en nombre. Il n'y aurait point d'intelligences ?

Nous savons hier ; nous ignorons demain. Demain ne serait pas ?

L'homme ose-t-il se mesurer aux millions de soleils qui, de toutes parts, lui envoient leurs rayons ?

Dieu est loin. Dieu n'est pas ?

Ce papier, sur lequel j'écris, avant d'être papier, a subi plusieurs transformations qui l'ont rendu propre à recevoir ma pensée ou celle de tout autre. Mon esprit n'en subirait aucune, avant que je puisse concevoir, recevoir l'influence directe de Dieu ?

L'humanité vivrait au jour le jour ? Les progrès ne seraient que des étapes ? L'expérience, un leurre ? On ne voit pas Dieu. Dieu n'est pas.

Ou, s'il est, il ne se soucie pas de l'homme ?

L'homme a l'instinct de la propriété, de son travail, de sa famille, de ses habitudes, et Dieu aurait l'indifférence pour sa créature, pour son œuvre, parce que cette créature n'a pas le secret de ses desseins ?

La terre n'est rien près du soleil. Bien d'autres planètes sont moindres que la terre. Le soleil leur refuserait sa lumière, ses bienfaits à cause de leur petitesse ou de leur éloignement ?

Le corps dort durant la nuit; l'esprit s'agite; il vit dans le songe: la mémoire retrace au corps certains incidents du rêve. Le corps est près de l'esprit; il ne l'aperçoit pas; et Dieu serait visible pour ce corps?

Est-ce orgueil? Est-ce bêtise?

L'homme ne veut d'un Créateur que dans certaines conditions.

La logique serait-elle le contraire d'elle même? Elle admettrait que la créature préjuge de la pensée de son Créateur et qu'elle en devine toutes les lois.

Tout ce qui est en nous et tout ce qui nous entoure, crie: — « Dieu! » — La philosophie se traîne lorsqu'elle ferme l'oreille à ce cri. Notre médiocrité serait-elle la fin de toute sagesse? Les sciences o'aboutiraient-elles qu'au néant? Les athées auraient-ils raison?

Or, que sont les athées, ceux qui le sont véritablement?

— Des révoltés contre une autocratie religieuse, ou des fous de parti pris.

L'effet détruirait-il la cause! L'enchaînement des êtres et des choses serait-il une utopie! Si cela est, nos yeux n'ont point de regards! Nos oreilles, point d'ouïe! Tout nous trompe.

Eh bien, non, non: nous ne pouvons suivre plus longtemps cet ordre de raisonnement. Il y a un Créateur, un Etre suprême, sans quoi nous sommes mensonge. Et mensonge, nous sommes condamnés à nous contredire. Il y a Créateur, parce qu'il y a création, créature, procréation, succession de vie et transmission de progrès.

X

La Religion

Il y a un Créateur, un Etre suprême: nous sommes obligés de l'admettre: Les mondes lui appartiennent, car il les a créés, ainsi que tout ce qui est en eux.

Il en connaît, il en dirige toutes les lois.

Ces mondes sont habités par des êtres intelligents, lesquels ont à acquérir la science par la vérité.

La conscience de l'homme discerne le bien et le mal.

L'humanité brille suivant le degré dont elle pratique les vertus morales. Celles-ci sont de l'esprit.

L'esprit humain s'exhalte à l'étude des questions philosophiques. La philosophie affirme la puissance de l'âme. Il en résulte que l'idée matérielle devient distincte de l'idée spiritualiste. L'inconnu se fait le connu. Le connu se classe. Les mystères se révèlent.

Tout est naturel, quand l'esprit se concentre, approfondit, mesure la valeur des conventions qui régissent les êtres.

Les conventions n'ont qu'une durée limitée, le limité est dans le principe matériel, l'infini, dans le principe spirituel, l'un s'arrête, c'est la mort, l'autre se développe, c'est la vie.

La religion consacre les liens qui rattachent l'homme à l'humanité, l'un et l'autre au Créateur suprême, à Dieu.

Elle est dans l'idée plus que dans le fait.

Qui sort de l'esprit pour lui assurer un temporel, c'est-à-dire la mêler aux choses du monde exclusif, la dénature et lui attire les attaques malveillantes des faibles et des paresseux.

Les faibles et les paresseux vivent en parasitisme.

La religion les condamne.

Elle les condamne, car la force et le travail sont dans la nature, dans la Création, dans l'Univers.

XI

Idée et but de la Religion

On connaît Dieu et on Le connaît avec l'esprit.

Dieu est grandeur spirituelle.

La raison conseille à l'homme de cultiver ses qualités intelligentes, d'accroître par ses labeurs les notions déductives qui, aidant aux études scientifiques, amènent dans l'esprit, les proportions réelles des mondes qui nous sont voisins, dévoilent les phénomènes de celui que nous habitons, inspirent les civilisations de plus en plus idéales, adoucissent les rapports humains, détruisent les violences et les compressions, favorisent le bien-être et la quiétude générale, jettent dans tous les centres humains la production et la prospérité.

La raison coordonne les intérêts et les passions.

Elle ne saurait le faire sans croyance en Dieu, sans un culte religieux rendu au Créateur de toutes éternités.

L'idée religieuse marque l'acheminement vers le progrès.

Plus l'homme apprend, plus il est apte à comprendre.

A des hommes intelligents il faut autre chose qu'une religion plongeant dans le passé, s'en nourrissant et refusant toute concession aux idées modernes.

Dieu est immuable.

Mais les idées qui nous le montrent, changent de signification avec les temps, et il importe que les dogmateurs se pénètrent de l'esprit de leurs contemporains pour approcher d'une autorité qui flamboie sur tout, et partout, à la même minute.

Il n'est point d'homme assez fort pour assumer à lui seul, une pareille tâche.

Le Christ rayonne sur les époques qui Le précèdent, sur les nôtres, sur celles qui nous suivront.

Nul n'a mission de Lui, s'il n'est dominé par toutes les vertus qu'Il inspira à ses apôtres et à ses disciples.

Parler du bien et ne point le faire, c'est ne pas être homme de bien.

Parler de Dieu, de religion, et n'en point pratiquer les devoirs, c'est ne pas être un homme religieux.

La religion s'explique dans l'idée de Dieu, dans la recherche du bien, dans la manière de le pratiquer, de le prodiguer à l'humanité; on s'impose par l'exemple d'une vie vraiment utile et toute de dévouement aux autres: on ne peut se dire le serviteur, l'élu de Dieu, lorsqu'on admet deux morales! On aime Dieu, on Le comprend lorsqu'on vit de la vie de l'humanité, que l'on participe à tous ses dévoirs et que l'on s'inquiète de tout ce qui la façonne, la régit dans le domaine de l'esprit.

Un homme qui n'est pas sujet aux vicissitudes des autres, ne connaît pas l'homme et ne connaît pas l'humanité. Comment corrigerait-il ce qu'il ignore?

L'inspiration ne marche pas avec la méthode. Elle réside dans une individualité:

Or, la religion implique une méthode: l'inspiration est donnée à quelques-uns pour éclairer la masse, par l'éclosion de quelques nouvelles idées: l'esprit de méthode sert à tous, pour réagir contre ce que ces idées, mal lancées, pourraient avoir d'audacieux et de dangereux.

La faiblesse est dans l'homme:

Il la sent: il tourne et retourne, se tâte, s'étudie; il pense; autour de lui il a des modèles, des chefs de file, il imite, il obéit, il s'instruit, il discerne: la réflexion mûrit son esprit: celui-ci s'informe: l'idée religieuse apparaît: elle est indécise, incomplète: elle s'adapte à la matière, l'homme est créé à l'image de Dieu: l'homme pressentant Dieu, s'en croit la reproduction: il fait sa divinité matière et spiritualité; certains peuples subdivisent le sens religieux: il y a une morale religieuse pour les prêtres, une autre pour les classes privilégiées, une autre pour les esclaves: la religion dépasse le croyable: elle sort du naturel, elle est source d'iniquités: les désastres, les migrations conquérantes ou invasions bouleversent le monde: de-ci, de-là, des justes ont parlé: la philosophie a sapé l'absurde des doctrines: on revient sur ses pas: Dieu se devine par la puissante organisation des mondes: les théologiens essayent la lumière: on cherche la vérité: les ambitions en ont peur: les hommes ont soif de jouissances matérielles. Le prêtre confond l'effet et la cause: il y a l'intolérance: sur le chapitre de l'esprit nul n'est d'accord avec son voisin; Babel, Babel, lourd est ton poids sur le langage des hommes.

L'idée de la religion veut le discernement. — Discernement de sa nature personnelle. — Puis, la méditation sur son utilité générale. — Enfin, l'esprit de dévouement vis-à-vis de son semblable.

Le but découvre Dieu, — Dieu, créateur de l'humanité et de l'homme. — L'homme, accomplissant une mission laborieuse sur un monde planétaire, destiné à se perfectionner comme lui. — Dieu, encourageant et bénissant les efforts de sa créature, afin de lui donner un mérite propre, une individualité vaillante dans les groupes des Esprits générateurs.

Le progrès se lie à la religion. Il exige que celle-ci le reconnaisse, tienne compte de l'esprit humain, non pour le caserner dans une règle disciplinaire absolue, mais pour le pousser à une émancipation de plus en plus grande; lui aplanir les difficultés morales, au lieu de lui en faire des citadelles contre lesquelles il se brise. Il exige la religion solidaire de l'humanité, et non pas son juge. L'homme ne peut pas juger l'homme.

XII

La religion dans tous les temps et les hommes.

Qu'avons-nous vu? Ce qui était pour le bien, a été pour le mal. Là où l'on espérait justice, on a eu trahison. Dieu avait promis: amour et protection. Le ministre a fait: persécution et violence. Paganisme ou christianisme ont eu les mêmes phases.

Six mille ans d'existence pour l'humanité n'ont pas donné l'expérience. Les religions prêchées par les réformateurs ont accompli un progrès. Tombées aux mains des continuateurs, elles ont produit le mensonge et la spoliation.

La masse humaine a souffert par et pour toutes.

Le Christ reconnaîtrait-il bien sa doctrine dans celle qui s'enseigne et se pratique dans toutes les nations civilisées et se prétendant inspirées par sa morale?

Il dit: « pardon et indulgence »; on lui répond: « haine et vengeance ».

Le pardon et l'indulgence adoucissent les mœurs; les hommes seraient trop heureux, si on interprétait bien les paroles prêchées.

Les religions de l'Asie, des sauvages de l'Afrique, les sectes, tout ce qui entend rendre hommage à un Dieu supérieur, aboutissent à ce résultat effrayant: des massacres ou des querelles interminables.

Les civilisations peuvent raffiner les sociétés; les églises ne désarment pas, elles ont en elles le ver qui les ronge, ce serpent de la Genèse, toujours à l'affût et qui lorsqu'elles disent: « le monde est à Dieu », leur fait ajouter tout bas: « et à ses serviteurs ».

Les serviteurs font caste à part, on a eu, dans l'Antique Egypte, la caste religieuse toute puissante à côté de la caste militaire; bien des pays, bien des nations ont imité

l'Egypte; les prêtres ont excusé les tyrannies et les exactions de quelques despotes, il en est advenu l'état de choses actuel.

Les hommes se révoltent contre ce qu'ils appellent tyran; est tyran tout ce qui les dirige; ils rendent le mal pour le mal qu'ils ont reçu; ils se sont irrités de ce que la morale protégeait les oppressions et ils en ont rendu Dieu, ou tout au moins l'idée religieuse, responsable.

Ne sachant où attaquer Dieu, ils le nient, ils souffrent, ils pleurent, les misères les déciment; leurs mains se tordent dans les crispations de l'angoisse.

Où sont les consolations? — Les consolateurs sont suspects, l'humanité se traîne et languit, à qui la faute?

Le mal ose revêtir le manteau religieux; il est des hommes qui, nés pour instruire et consoler les autres, disent le contraire de ce qu'ils font; la bouche prononce ce que le cœur n'est point décidé à accomplir.

Ah! ne flétrissons personne! Dieu, tôt ou tard, a pitié des pauvres et des malheureux! Le secours arrive à qui attend avec confiance.

Dieu ne perd jamais de vue l'infortuné et sa détresse; les religions ont pu l'exploiter, il n'était ni en elles, ni avec elles.

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre*).

NOS CONFRÈRES

—

Ce que vaut la politique de concession, Léon Chapron, dans l'*Evènement* du 11 mai, le constate avec tristesse peut-être, avec raison certainement.

C'est à croire que les énergumènes sont seuls dans la logique et la vérité des choses. On sait avec quelle chaleur la presse libérale française a soutenu la cause de cette Irlande affamée, meurtrie et saignée aux quatre veines, depuis des siècles, par l'implacable Angleterre. Chaque mesure de coercition était considérée comme un crime de lèse-humanité. Nous avons versé des flots d'encre en l'honneur de M. Parnell, « le roi non couronné d'Irlande », et attaqué M. Gladstone avec une violence qui dépassait parfois le but, mais que justifiait la noblesse du débat. Personne n'osera contester que le vieil homme d'Etat, un instant infidèle à tous les principes de sa vie politique, était loyalement et carrément revenu à résipiscence. L'abandon des procédés de violence, la mise en liberté des suspects, les réformes agraires en voie d'exécution sont l'irrécusable preuve du bon vouloir de M. Gladstone. Les « amateurs de clair de lune » ont répondu à cette généreuse initiative par le double et abominable assassinat que vous savez. Ils ont jeté en défi à la vieille Angleterre les deux cadavres de lord Cavendish et de sir Thomas Burke.

Il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures : c'est de la Ligue agraire que vient le coup. Le nihilisme, le mot le plus bête et le plus sauvage qui ait jamais existé, s'implante en Irlande. Le revolver et le couteau vont devenir l'argument suprême et le suprême moyen. C'est en vain que MM. Parnell, Dillon et Davitt accumuleront protestations sur protestations; c'est en vain que M. Mooney, président de la Ligue agraire d'Amérique, enverra des télégrammes éplorés à M. Gladstone; le mal est accompli de façon irréparable. Les bandits de Phœnix-Park ont fait à la malheureuse Irlande une blessure dont nul ne peut encore sonder la profondeur. Les rédacteurs de l'*Intransigeant* et du *Citoyen* étaient donc bien avisés quand ils prédisaient aux républicains progressistes, modérés, ardents au bien, mais amis des tempéraments, qu'ils prêchaient dans le désert. Les « moonlighters » viennent de leur donner raison. Le gouvernement des peuples est désormais une rocambole à reléguer au musée des Antiques. Il n'y a plus place, dans la société actuelle, que pour d'effroyables déchaînements de barbarie.

Céder a toujours été un signe de faiblesse : ceux qui ont la responsabilité de conduire les hommes ne doivent pas être faibles. Laisser revendiquer par des moyens violents, c'est-à-dire anormaux et contraires à l'esprit de civilisation, c'est afficher la crainte de ces moyens, et montrer à son adversaire qu'il est une force; or, en matière gouvernementale, il faut et il faudra toujours être fort, être le plus fort, n'en déplaise aux rêveurs d'égalité et d'émancipation; on a parlé de troupeaux, en parlant des hommes, le mot n'est pas sans valeur; il y a toutefois une nuance, c'est que le troupeau qui se prétend intelligent, fait tout ce qu'il peut pour être la proie des gros ventres. C'est assez là-dessus.

Beaucoup de femmes se plaignent de leur mari, et beaucoup de maris se plaignent de leur femme; aujourd'hui que le divorce a été admis par la Chambre, nous engageons vivement les maris à méditer ce fragment d'une lettre, adressée par la duchesse de Chaulnes au duc de Chaulnes. La pensée des autres nous plaît, surtout quand elle est exprimée par une femme de goût et de tact; le procès de Mme de Chaulnes et de Mme de Chevreuse est un fait public, nos confrères de la presse quotidienne en parlent assez pour que chacun sache ce qu'il a à en déduire.

Cet oiseau rare que vous rêvez tant, la femme d'intérieur, suppose un oiseau plus rare encore : un homme d'intérieur; non pas un homme qui passe son temps à faire de la tapisserie aux pieds de sa femme, à rédiger les menus, qui écrit les invitations, qui remonte les lampes et règle les pendules; nous appelons homme d'intérieur un homme avec lequel nous lisons le même livre, nous voyons le même spectacle, nous admirons le même tableau ou le même paysage, celui qui nous fait une vie intellectuelle et morale à côté de la sienne ou plutôt dans la sienne; celui qui nous associe, sinon à toutes ses occupations, du moins à tous ses loisirs, et qui ne garde aucun goût, aucun plaisir, aucun intérêt de cœur et d'esprit qu'il ne veuille pas ou qu'il ne puisse pas nous faire partager, l'homme enfin qui, en se mariant, verse franchement tout son cœur dans son ménage sans aucune réserve égoïste.

N'est-ce point une page de savante littérature? N'est-ce pas de l'idéal le plus pur, et la femme qui écrit cela, peut-elle être une femme sans jugement et sans esprit, sans cœur et sans affection.

Nous aimons ce qui est bien, et si, comme on l'a dit souvent, quelques lignes d'écriture suffisent pour faire pendre un homme, quelques lignes aussi doivent suffire pour démontrer le caractère d'une personnalité, et empêcher une âme d'être en butte aux vilenies courantes de ce monde.

Sous le titre de : *Une Préface inédite*, par Alexandre Dumas fils, publiée dernièrement dans le *Paris-Journal*, nous trouvons quelques lignes sur le sot et sur l'imbécile qui, sous la plume de ce maître en l'art d'exprimer la pensée, prennent une couleur des plus vives; on rencontre par le monde tant de gens qui demandent à être fixés sur ce qu'est un sot, sur ce qu'est un imbécile, sur la différence qu'il y a entre les deux espèces, que nous leur donnons la pensée de l'auteur de la *Dame aux Camélias*, pour les aider à se faire une opinion.

Le sot est un animal bien singulier. Ceux qui le confondent avec l'imbécile prouvent, du premier coup, qu'ils manquent complètement du sens de l'analyse et de la classification Il y a cette différence capitale entre l'imbécile et le sot, que le premier, quand on est forcé de le supporter dans la tête-à-tête, est toujours ennuyeux, assommant, exaspérant, tandis que le second, dans des conditions analogues, est d'un intérêt toujours nouveau, d'une évolution toujours imprévue. Les profondeurs de la sottise, quand on sait bien s'y orienter, sont remplies de surprises enchanteresses, de jouissances ineffables. Tenir là un sot, un vrai sot, bien content de lui, bien à son aise, bien expansif, quel régal! quelle friandise! Un seul regret empoisonne ce plaisir de gourmet, c'est de ne pouvoir le faire partager immédiatement à un ami. On est honteux de cette bombance solitaire; mais le sot demande à être cuit si à point, découpé avec tant de précaution, savouré avec tant de prudence, qu'on ne sait jamais si une troisième personne ne vous distraira pas et ne vous fera pas retirer de la broche trop tard ou trop tôt ce gibier rare. Car le sot, le vrai sot, le parfait sot est extrêmement rare. C'est pour cela que non seulement il est très recherché, mais que les inattentifs le confondent aisément avec l'imbécile, qui, lui, est innombrable. Le sot ne doit pas forcément contenir une bête. Au contraire, l'orsqu'il est de bonne race, il se voile et se dérobe très longtemps sous des qualités souvent de premier ordre. L'érudition, l'esprit même, ne sont pas incompatibles avec la sottise. Ils l'entourent quelquefois comme la chair savoureuse d'un fruit entoure son noyau. On voit un homme bien élevé, instruit, aimable, célèbre, on ne se défie pas, on cause, on se livre; puis à un certain mot, à un certain geste, on reconnaît l'individu particulier, on le regarde tout à coup d'une autre façon, et l'on s'écrie intérieurement : « Ah! en voilà un! » et le sot se met à tourner devant vous avec toutes ses paillettes, toutes ses grâces, en montrant ses dents, comme un danseur à jupe de satin bleu. A partir de ce moment, aucun spectacle n'approche de celui qu'on peut se donner; c'est royal. Il n'y a pas un instrument de musique, piano d'Erard, violon de Stradivarius, qui, sous les doigts de Listz ou de Paganini, rende des sons aussi justes, aussi fins, aussi purs que cette manivelle humaine qui joue tous les airs qu'on veut quand on pousse bien le bouton qu'il faut. La sottise est la seule propriété de l'homme que la nature, on ne sait pas encore pourquoi, ait poussée à l'entière perfection.

Il a paru le 10 mai un nouveau journal : *La Bataille* est son titre; Lissagaray, son directeur politique. Voici un court extrait de ce journal, l'article est intitulé : *Boulevard et Faubourg*; il est signé : Lucien Pemjean.

BOULEVARD ET FAUBOURG

Bien peu synonymes, ces deux mots! Nous ne pouvons les accoupler sur ce papier sans faire s'entrechoquer dans notre esprit.

Boulevard! c'est-à-dire luxe, plaisir, abondance, repos, santé, bonheur.

Faubourg! c'est-à-dire travail, épuisement, misère, maladie, mort vivante.

Le palais et le repaire! Le paradis et l'enfer, avec cette différence que ce sont les méchants qui peuplent le paradis!

Devant cet inique renversement de l'ordre naturel des choses, le cœur s'indigne et la raison se révolte.

On voudrait pouvoir prendre cette société, comme le forgeron prend une barre tordue, et la redresser à coups de marteau sur l'enclume.

C'est ce que l'on fera. Déjà, des grondements précurseurs se font entendre au sein de la masse opprimée. Gare au boulevard, le faubourg monte!

Il y a à Paris tant de boulevards pauvres et tant de faubourgs riches que l'on pourrait retourner le raisonnement, mais nous ne prouverions pas davantage que M. Pemjean disant :

Boulevard! c'est-à-dire luxe, plaisir, abondance, repos, santé, bonheur.

Faubourg! c'est-à-dire travail, épuisement, misère, maladie, mort vivante.

Pour ma part, j'ai habité il y a quelques années ce qu'on appelle les grands boulevards,

et j'en atteste bien tous les dieux de l'Olympe, j'y ai eu tout le temps de mon séjour :

Misère, ennuis, gêne, fatigues, maladie, douleur.

Après ça, j'aurais pu habiter les faubourgs, j'y aurais eu du moins l'avantage d'être excité par M. Lucien Pemjean à aller voir ce qui se passait sur les boulevards.

A propos d'un article d'Albert Delpit sur les décorations qui sont prodiguées aux peintres, Jean Richepin, du *Gil Blas*, se livre à une boutade fort spirituelle sur les hommes de lettres; il dit entr'autres bonnes choses :

> Nous sommes, nous, des malheureux faisant de l'art par amour de l'art, et obligés de gagner notre pain par un métier à côté. Ce que nous cherchons avant tout, dans nos vers, nos romans, c'est l'estime de nos confrères et la gloire qu'ils nous donnent ainsi aux yeux du public.

Oui, l'homme de lettres est obligé de gagner son pain par un métier à côté; il est obligé, longtemps avant d'avoir pu exprimer ses idées, de passer par toutes sortes d'étamines, au milieu desquelles se brise souvent sa personnalité. Certainement, le peintre souffre, à ses débuts, la misère, comme la souffre l'homme de lettres ; mais celui-ci, lorsqu'il est doué d'un tempérament spécial, aura mille chances contre lui pour ne pas aboutir, alors que le peintre aura toujours la ressource d'aller brosser des toiles à droite et à gauche.

La pensée, exprimée par l'écrivain de race, reste froide pour le grand nombre, alors que la toile frappe les yeux, et par les yeux agit sur le côté matériel de la masse.

PARKOS.

THÉATRES

Charmant concert à la salle Erard le 5 mai : c'est peut-être un peu tard pour en parler, mais l'*Esprit* étant un journal hebdomadaire, son chroniqueur théâtral n'a pas toujours la place voulue, pour dire tout ce qu'il a dans la mémoire.

L'Académie libre de musique et de déclamation, fondée par Mme Cécile d'Orni qui en est la directrice, a fait les honneurs de cette soirée, organisée pour le cercle catholique des ouvriers de Passy, les Ternes, Auteuil.

Mme d'Orni avait, à titre gracieux, composé un programme des plus attrayants.

Nous avons successivement applaudi M. Boussagel, harpiste, dont le jeu savant et mélodieux, a enthousiasmé tout le public nombreux qui se trouvait là, M. Frémaux, violoncelliste dont la réputation n'est plus à faire, tous deux, professeurs à l'Académie.

Mme d'Orni nous a fait entendre sa dernière mélodie pour le piano : *Symphonie de fauvettes*, œuvre pleine de poésie et de grâce, dans laquelle l'auteur a brillé par son exécution irréprochable et son talent magistral.

Mlle de Vincenzi, ainsi que Messieurs Seguier et Godeau, se sont montrés dignes de leurs professeurs. N'oublions pas M. Georges Piter, l'excellent diseur, inimitable dans la façon dont il nous a chanté la *Belle Bourbonnaise* et le *Bal des Enfants*.

J'aurais bien à dire quelques mots du docteur Asmoldoff, représenté au théâtre du Chateau-d'Eau; je préfère avouer mon péché, je n'ai pu m'y réveiller, de sorte que, sujet de la pièce et musique me sont aussi inconnus que si je n'y avais pas mis les pieds.

A l'Opéra-Comique, la reprise des *Noces de Figaro* a été une véritable fête : Mme Carvalho, dans le rôle de la comtesse qu'elle jouait pour la première fois, a montré qu'elle entendait bien ne jamais être oubliée par ce public qui l'a si souvent acclamée. A côté d'elle, Mlles Isaac et Van-Zandt ont rivalisé de talent et de brio : quel trio de femmes! elles ont tout emporté, après elles, on ne peut parler de personne.

Un ami de province nous demande de parler musique : nous en parlerons, mais plus tard : pour l'instant, en fait de musique, nous nous bornons à noter une lettre, très sotte, pour ne pas dire davantage, que nous avons reçue d'un de nos jeunes compositeurs les plus à la mode, pour une chose toute naturelle. Jusqu'ici, nous connaissions fort peu le talent du musicien; nous n'avions assisté qu'à l'exécution de deux de ses petites symphonies ; à cette heure, nous connaissons tout-à-fait le degré d'éducation de l'homme : nous ne lui adressons pas nos félicitations : si ses notes de musique ressemblent à ses lignes d'écrivain, nous sommes étonnés du rang qu'il occupe dans la phalange des hommes arrivés. Après ça, il est vrai de dire, que les artistes vraiment artistes, meurent en route, d'écœurement, et que ceux qui survivent ne sont souvent que des adroits faiseurs.

M. CLÉRYANE.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE

APRÈS SA MORT

(*Suite*).

— Je n'ai pas dit cela.

— Cependant, cette vengeance de femme à laquelle vous avez fait allusion...................

— M. de Viverac fils n'a pas été tué par sa femme, pour la bonne raison qu'il n'est pas mort.

— Ceci est par trop fort! J'ai assisté aux funérailles, après avoir vu enfermer le corps dans le cercueil, et je vous certifie que rien d'anormal ne s'est accompli.

— M. de Viverac n'est pas mort et il est à Paris, chez M. de L.

— Chez M. de L.! Allons donc, bonne femme, fit l'avocat en se levant, vous êtes folle, et je suis vraiment par trop complaisant de vous écouter si longtemps.

— Vous voulez partir sans écouter la fin de ce que j'ai à vous raconter.

— La bonne volonté a des limites : j'ai un procès à étudier, très sérieux, très important, et vous me faites perdre mon temps à entendre des contes, bons pour des enfants.

— Pourquoi donc le nom de Rocambole vous a-t-il si fort ému, tout à l'heure ?

— Parce que ce nom se trouve mêlé, par un côté obscur, au procès, et que j'étais loin de supposer que vous le prononceriez.

— Je l'ai prononcé, donc je connais le côté obscur.

— Un pur hasard...

— Ah ! voilà encore ce fameux mot : le hasard : en vérité, le hasard est la plus formidable des puissances : tout ce qui ne s'explique pas, c'est lui qui l'accomplit, et quand on a dit le hasard, il semble qu'on ait trouvé une raison à tout. Je vous crois, monsieur Zocas, trop intelligent pour penser que j'aie eu la main si heureuse de trouver du premier coup le nom qu'il fallait pour vous forcer à prêter attention à mes bavardades : avez-vous cru si vite que cela à mon habileté de sorcière ? ce serait me faire trop d'honneur. Non, maître, il n'y a point de hasard, dans la connaissance que j'ai de l'intérêt de ce nom, au point de vue du procès de Mme de Viverac, et il n'y a pas non plus de ma science. M. de Viverac père s'est assis sur ce fauteuil où vous êtes : il s'y est assis comme Mme de Viverac, sa bru, venait de le quitter : les deux parties m'ont consultée avant que vous ayez le dossier de l'une d'elles à compulser, et si je voulais parler, je pourrais aisément débrouiller un imbroglio qui embarrassera fort la justice.

— Vous ne parlerez pas ?

— Non, maître.

— Cependant si vous savez quelque chose qui éclaire cette affaire, il est de votre devoir........

— Il est de mon devoir de me taire; à mon âge, on ne trahit personne; j'ai eu la confiance de deux ennemis, je suis neutre, je n'ai pas à choisir entr'eux! Je connais leur secret et en tant qu'intéret personnel, je n'ai à nuire ni à l'un ni à l'autre.

— Même, devant ce fait d'un homme passant pour mort, alors qu'il serait en vie d'après vous ?

— Même devant M. de Viverac fils.

— Vous n'ignorez pas la gravité qu'il y a à ne pas révéler un mystère de cette importance?

— Je n'ignore rien.

— M'ayant appris l'existence de M. de Viverac, vous ne supposez pas, si j'acquiers la certitude de ce que vous avez avancé, que je m'imposerai le même silence que vous. Parlant, vous serez obligée de sortir de votre réserve.

— Vous ne direz rien.

— Parce que je n'aurai jamais cette certitude!

— Vous verrez demain M. de Viverac, celui qu'on a enterré.

— Vous voulez vous amuser de moi.

— Non, nous arrivons à la communication que je vous ai promise au sujet de M. de L.

— Enfin!

— Vous n'avez pas à vous plaindre de moi, Maitre! Je vous ai révélé un secret que vous n'auriez jamais su et dont l'ignorance vous eût entraîné dans un mauvais cas.

— Lequel?

— Celui de perdre une cause imperdable.

— Si je ne puis avouer ce secret pour un motif ou pour l'autre, je n'en perdrai pas moins le procès.

— Non.

— Comment cela?

— Parce qu'il n'aura pas lieu.

— Oh! oh! vous vous avancez beaucoup; entre le beau-père et la belle-fille, il y a un tel antagonisme que rien ne les arrêtera.

— C'est ce qui vous trompe.

— Je marche de surprise en surprise; ce n'est pas étonnant chez une sorcière!

— Une brave femme de sorcière, vous le verrez bien.

— Je ne demande pas mieux que de le croire. Vous supposez donc que le procès ne se fera pas.

— Oui.

— Et sur quoi vous basez-vous?

— C'est M. de L. qui s'y opposera.

— M. de L. ?

— Jugez plutôt. Mais accordez-moi quelques minutes, j'ai une marmite sur le feu, à coté, et il ne faut pas que je la néglige.

— Faites, faites. Puis-je fumer un cigare?

— A votre aise, mon maitre.

V

La veuve Magnan sortit de la chambre, sur ces mots, et laissa Me Zocas allumer son panatellas pour le déguster pendant son absence.

Le jeune homme était plus préoccupé qu'il n'en avait l'air; cette affaire dont il était chargé et qui lui paraissait si compliquée se trouvait être un jeu pour une vieille femme à laquelle certainement il n'aurait pas pensé à demander des renseignements.

Non seulement elle la connaissait, mais elle en

savait plus long qu'il ne pouvait en apprendre par les pièces qu'on lui avait confiées.

Et ces pièces, il les tenait de M. de Viverac père, lequel l'avait chargé de ses intérêts contre les prétentions de sa belle-fille; en les lui donnant il lui avait dit :

— Maître, ayez raison de cette femme et votre position d'avocat est assurée.

Cela avait été une bonne aubaine pour lui; il avait bâti là-dessus mille châteaux en Espagne; il se voyait déjà débitant une superbe plaidoirie, et voilà qu'on lui disait que ce procès n'aurait pas lieu.

Malgré lui l'assurance de la veuve Magnan lui en imposait; il ne se rendait pas compte de l'influence qu'il subissait, mais il n'avait plus la même liberté d'esprit qu'en entrant.

Autour de lui, rien n'avait changé; les meubles n'avaient point bougé, les vases, avec leurs fleurs aux couleurs différentes, ornaient toujours la commode, l'odeur de l'encens, qui l'avait si fort fait éternuer, ne le fatiguait plus, il est vrai de dire que la fumée en était moins épaisse. Le calme étaitabsolu, car outre qu'à 11 heuresdu soir la rue d'Enfer ne brillait pas par le nombre de ses promeneurs, il faisait une nuit des plus douces et en même temps des plus silencieuses.

Il fumait et il ne s'impatientait pas; les pensées se succédaient multiples dans son cerveau et l'empêchaient de remarquer que la sorcière était bien longue à revenir.

Enfin elle revint.

Elle portait cette fameuse marmite qui l'avait appelée au dehors; le jeune homme se mit à rire en la voyant rentrer.

— Ce n'est pas un souper que vous allez m'offrir, au moins! Je vous préviens que je n'ai pas du tout appétit.

— Non, je n'ai pas songé à vous inviter : et si je réparais maintenant cet oubli, vous seriez bien sot de ne pas accepter : vous pourriez manger plus mal, ailleurs.

— En vous disant que je n'étais pas en disposition de faire honneur aux mets que vous m'avez offerts, je n'ai pas entendu mettre en doute vos talents culinaires.

— Je suis en effet très versée dans l'art d'apprêter une sauce ou de faire une grillade, car j'ai été, au début de ma vie, cuisinière dans de grandes maisons : je n'en suis pas plus fière pour cela, ajouta-t-elle en riant de M. Zocas qui la regardait avec étonnement : je me suis appris, toute seule, tout ce que je sais, et c'est justement en travaillant à restaurer l'estomac de mes maîtres, que l'idée m'est venue de restaurer leur corps tout entier, voire même leur moral, et d'étudier : j'ai beaucoup lu, et j'ai assez retenu. Mais ce n'est pas l'instant de causer de tout cela : vous voyez cette marmite?

— Oui.

— Eh bien, elle contient du marc de café.

— Vous en avez pour toute votre vie.

— Ce n'est pas pour le boire que j'en fais tant que cela : du reste avouez que ce ne serait pas un régal de choix.

— Vous avez raison, mais je ne vois pas trop...

— Ce marc de café nous est indispensable pour continuer notre conversation.

— Vraiment, il va nous donner de l'éloquence, ou plutôt vous en donner, car mon rôle jusqu'ici se borne à écouter.

— Et à m'interrompre.

— Je ne recommencerai plus.

— Hum! dans ce marc de café, je sais voir bien des choses.

— C'est un avantage sérieux, cela !

— Vous êtes incorrigible.

— Je vous demande pardon, là, continuez.

— J'y vois la valeur réelle des gens et j'y découvre leurs évolutions à droite, à gauche, ainsi que les divers accidents qui les menacent. Une lettre majuscule qui s'y dessine est pour moi une précieuse indication : un brouillard qui s'y forme me démontre des embarras auxquels ils seront en butte : de petits monticules ou amas de grain jetés de-ci, de-là, sont tout un roman que je lis aussi bien que dans le volume le mieux imprimé du monde.

— C'est merveilleux !

— C'est naturel ! Je n'ai, pour connaître de vous tout ce que je veux, qu'à en verser une grande cuillerée dans une assiette, vous prier de souffler dessus, et je vous dis de A à Z votre bonne aventure ! Le voulez-vous ?

— Mais, M. de L... et l'affaire de Viverac ?

— Je vous en parlerai en déchiffrant leur rôle dans le secret de votre avenir.

— Je n'ai à avoir avec eux que de lointaines relations, et je préférerai que vous me causiez de suite, sans sortilège, de ce que vous avez à me confier pour M. de L...

— Toujours pressé, monsieur Zocas !

— Non, mais réellement, je ne suis pas de ceux qui aiment à percer la voile que la Providence a mis sur leurs jours d'avenir.

— Auriez-vous peur d'apprendre du fâcheux ?

— Cette impression n'est pas en moi : vous m'avez mal compris, madame. Je vous remercie de ce que vous auriez pu me dire, mais pour moi, mon avenir se résume en deux mots : travail et devoir. Les accidents qui surgiront appartiennent à la Providence ; je n'aurai qu'à me résigner lorsqu'ils se produiront : je ne tiens pas à les pressentir.

— Bien, bien, jeune homme, et vous méritez l'estime de tous les honnêtes gens : Mais tenez, dans ce marc de café, répandu sur cette assiette, je verrai, moi, ce que je puis vous dire de M. de Viverac : soufflez dessus, je ne vous parlerai pas de vous : soyez tranquille, je respecterai votre désir; allons, soufflez, vous hésitez : pourquoi cela? ou je saurai voir, ou je vous trompe ; dans les deux cas vous n'avez rien à redouter ; soufflez donc. Avez-vous peur ?

— Non, mais...

— Quoi ?

— Je ne sais comment vous dire cela, mais je répugne à m'associer à ces manœuvres.

— Vraiment, seriez-vous de nature si avancée en esprit que vous ayez l'intuition des sciences occultes : même en les niant! Soufflez, monsieur Zocas, tous ceux auxquels vous vous adresserez pour savoir qui je suis, vous diront que je fais le bien et non le mal, et que, par conséquent, je ne pousserai jamais personne à une faute, même imperceptible.

— Allons, je cède, donnez-moi cette assiette : là, êtes-vous satisfaite, et allez-vous enfin me parler de M. de L... ?

— Attendez que votre souffle ait pénétré toutes les molécules : cela se coordonne ; oui, oui : je puis vous parler. Voici M. de L... : et, vous aurez fort à faire avec lui. Tenez, voulez-vous le voir ? prenez cette loupe, sur le table. regardez, là, près de mon petit doigt : est-ce lui ?

— C'est prodigieux.

Ecoutez, M. de L... sera condamné à une peine infamante.

— Que dites-vous là ?

— Taisez-vous donc et laissez-moi parler.

IV

— M. de L. est condamné, mais ce n'est pas encore : il y a de mauvais jours à passer auparavant : M. de L. est avec M. de Viverac fils, et vous qui l'avez vu dans son cercueil, regardez, avec la loupe, si ce n'est pas lui que vous apercevez là, à côté de M. de L.

— En effet!

— Il lui parle : je n'entends pas ses paroles, cependant aux lettres qui se tracent tout autour de lui et aux diverses personnes qui sont comme culbutées, j'en devine le sens. M. Lucien de Viverac est digne de sa femme : entendons-nous bien : sa femme a essayé de le tuer et a cru réussir, elle avait la vengeance féroce, sans être née pour le mal : lui est cruel de nature. Vous le saurez plus tard, maître Zocas.

— Moi !

— Oui, vous !

Puis, elle s'arrêta un instant, l'avocat retenait presque son haleine, tant, malgré lui, il s'intéressait à ce qu'il apprenait : elle reprit au bout de quelques secondes, et cette fois, sans regarder l'assiette.

— Demain vous irez chez M. de L. et vous lui direz : la veuve Magnan a voulu me parler à moi, de vous, plutôt qu'à tout autre, parce que je dois m'occuper des affaires de M. de Viverac père. Ce procès est impossible : le secret que vous croyez bien gardé, est connu, en dehors de vous et de M. de Viverac, par elle, par moi qui le sais d'elle, et par un homme dangereux, contre lequel vous ne pouvez rien : Rocambole.

-- Rocambole, celui-là dort du moins du dernier sommeil.

— Oh, il est bien dans sa tombe, mais la tombe laisse parfois échapper ses habitants et ceux-ci interviennent dans nos petites affaires.

— Vous êtes étonnante, nous voici maintenant dans des récits de revenants, et...

- Nous allons continuer ce qui j'ai à vous apprendre : M. de L. vous rira au nez.

— Merci de la commission.

— Qu'importe ! Vous ajouterez : Lucien, enfermé dans son tombeau, s'est réveillé : il a crié : la Providence a voulu qu'un gredin se trouvât là : effrayé cet homme est resté indécis sur ce qu'il devait faire ; il venait pour ramasser les couronnes, les médaillons, il s'est imaginé qu'une puissante intervention surnaturelle agissait pour le punir : les appels ne décessant pas, il s'est rassuré et il a écouté : il a compris : alors, poussé par une force intérieure irrésistible, il s'est bravement occupé à délivrer le ressuscité, sans prévenir personne : il en est venu à bout : M. de Viverac n'était inhumé que provisoirement dans un caveau ami, la tâche ne fut pas trop difficile.

— Nous sommes en plein roman.

— Ce n'est rien à côté de ce qui suit : Que croyez-vous que fit celui à qui l'existence était ainsi rendue.

— Il remercia son libérateur et lui promit une forte récompense.

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre.*)

PETITE CORRESPONDANCE

M. D. Luc, Marseille. — Nous n'avons encore pris aucune décision sur nos correspondants en province; nous déciderons sur ce point, dès que notre organisation à Paris, sera terminée. Nous prenons bonne note de votre demande.

Mme Emilie B., Paris. — Nous indiquerons ultérieurement les jours de réunion.

Mme Louise V., Paris. — Même réponse.

Mlle Béatrix L., Paris — Par le spiritisme on apprend bien des choses; mais sur les questions personnelles, il serait puéril de se fier aux révélations qu'on obtiendrait, elles sont faites souvent aux dépens de notre crédulité.

M. Jules M., Paris. – Merci de votre offre, nous l'acceptons de tout cœur.

M. Louis R., Paris. — Comptez sur notre appui ; mais il faut, de votre côté, agir comme vous nous le dites.

Le Gérant : ALPHONSE MOMAS.

2128 Paris. Typ. MORRIS PÈRE et FILS, rue Amelot, 64.